

Le prince de Listenay, venant de Paris, arriva à Madrid. C'était un jeune homme de belle figure, auréolé du prestige d'un nom fameux, et Mlle Cabarrus ne pouvait manquer de s'éprendre de ce prince charmant venu de France pour épouser la fille de l'ambassadeur du Roi, M. le duc de Lavauguyon. En amour, la fille Cabarrus ne recula jamais et sur sa première aventure amoureuse elle régla la conduite de celles qui lui devaient survenir plus tard.

Le prince de Listenay, de son côté, ne resta pas insensible à l'ardente beauté brune de cette jeune fille si décidée, Espagnole par le caractère et la sensualité. C'étaient des rendez-vous mystérieux, des rencontres clandestines où d'éternelles amours étaient jurées par ces deux amants si différents et que toutes les conventions sociales devaient séparer.

Mais quel secret d'amour fut jamais gardé ? Le prince et sa maîtresse ne firent pas exception à la règle. La chose s'ébruita, parvint aux oreilles de l'ambassadeur, en même temps que M. de Cabarrus l'apprenait. On ne fut pas long à trouver une solution satisfaisante, pour la tranquillité de l'un et l'amour-propre paternel de l'autre.

M. de Fontenay, conseiller au parlement de Rouen, voyageait à cette époque, pour se distraire, à petites journées, en Espagne. Le hasard le rapprocha de M. de Cabarrus. On causa. M. de Fontenay jouissait d'une estimable fortune et était célibataire. Il trouva Thérésia charmante, s'en ouvrit à son père, et le mariage fut conclu. Cela s'était quelque peu traité à la houzarde, mais le choix de l'époux, comme celui des moyens, importait peu, vu l'urgence de la situation.

On peut croire que la jeune fille éprouva peu d'enthousiasme pour cette union de raison, mais elle y trouvait la réalisation d'un cher désir : aller en France, se fixer à Paris. Aussi le nouveau ménage ne s'attarda-t-il pas à dire adieu aux beautés ibériques, et la berline de voyage l'emporta rapidement vers la frontière.

La berline arriva sans encombre à Paris. Déjà grondait sourdement le tonnerre qui devait renverser la monarchie et secouer l'Europe entière de ce tremblement qu'un siècle suffit à peine à calmer.

Le monde accueillit avec faveur la belle Mme de Fontenay. Mme Vigée-Lebrun, le peintre de Marie-Antoinette, la dernière amie de Mme du Barry, recevait avec plaisir Mme de Fontenay. Son salon réunissait en ce temps les noms célèbres, et Rivarol en était un des ornements.

n'est qu'un prote de l'imprimerie du Moniteur » dit Rivarol négligemment, PUn jour, un jeune homme beau et élégant, malgré la simplicité des vêtements, arriva dans le salon, un paquet d'épreuves d'imprimerie à la main. Il cherchait M. Rivarol pour lui soumettre des corrections. Rivarol corrigea tandis que le jeune homme attendait. Cette attente lui permit de remarquer la belle Thérésia, puis il s'en alla.

Quelqu'un s'informa de son nom.

« Qui donc est-ce, ce beau garçon ? »

Puis on parla d'autre chose. Les événements suivaient leur cours. Le nouveau gouvernement venait de rendre la loi du divorce, Mme de Fontenay en profita, et d'un commun accord, le conseiller de parlement et elle se séparèrent. Celui-ci, voyant le tour que prenaient les choses, adopta le plus sage parti : il passa le Rhin et alla à Coblenz grossir l'armée des émigrés.

La ci-devant comtesse de Fontenay resta seule et se choisit un nouvel amant. Quatre-vingt-treize vint. Des intérêts de famille appelèrent à cette époque la citoyenne Cabarrus à Bordeaux, ce voyage devait décider de toute sa vie, et porter son nom jusqu'à la postérité.

La Terreur pesait à cette époque sur la Gironde. Le conventionnel Tallien venait d'y apparaître armé du glaive de la Loi. L'ombre du Comité du Salut Public était derrière lui, et la guillotine exécutait les arrêts d'une justice prompt, inflexible, souveraine.

Un soir, tandis qu'il expédiait son courrier, un bruit d'émeute le fit se lever de sa table et courir au balcon. C'était la foule qui accompagnait de ses clameurs et de ses imprécations une jeune aristocrate menée vers la geôle. C'était la ci-devant comtesse de Cabarrus, saisie chez elle comme suspecte.

Une heure plus tard, sur un ordre de Tallien, elle était conduite dans son cabinet. La lueur des lampes éclairait vivement la figure du conventionnel serré dans son grand habit noir sévère où seule la cravate de mousseline mettait sa tache blanche, Thérésia, à son entrée, poussa un cri : elle venait de reconnaître en Tallien le prote d'imprimerie qui, jadis, apportait des épreuves à Rivarol dans le salon de Mme Vigée-Lebrun.

Les souvenirs d'autrefois furent l'entretien de ces premières heures, et comme Thérésia avait sa vie à sauver, et que d'autre part elle avait le coeur sensible à la beauté masculine, l'aube la trouva aux bras de Tallien. Cette liaison, dont il fut fier, fut affichée par le conventionnel ; C'est alors qu'Omphale se promit de vaincre l'Hercule de la terreur girondine, grâce à Thérésia, l'échafaud connut les jours de relâche, la moisson des têtes coupées diminua, la clémence régna dans Bordeaux.

Sur la belle poitrine soulevée de Thérésia, Tallien oubliait la tâche que lui avait confiée le Comité de Salut-Public. L'amour lui fit dédaigner la politique. Un terrible réveil l'attendait. Brusquement le Comité le rappela par une lettre brève, sèche, où se devinait la froideur du couteau suspendu. En hâte Tallien et Thérésia quittèrent Bordeaux, gagnant précipitamment Paris. Tandis qu'il courait se justifier devant la Convention, aux Jacobins, au Comité, sa maîtresse se cachait. Elle était sous le coup d'un mandat d'arrestation.

Dénoncée, elle fut arrêtée à Versailles, et c'est après plusieurs semaines de détention à la Petite Force qu'elle dépêcha à Tallien le mot de mépris désespéré qu'il venait, ce soir de thermidor, de trouver sous sa porte.